

LES CLASSIQUES POUR TOUS

XÉNOPHON

ANABASE

(Extraits)

TOME II

Livres III - VII



LIBRAIRIE HATIER

Traduction

LITTÉRATURE LATINE

Textes latins

Anthologie des Poèmes latins.

César : De Bello Gallico.

Cicéron : Pro Murena et Pro Milone (*in extenso*), (1 vol.); Catilinaires et Pro Archia (*in extenso*), (1 vol.); De Amicitia et de Senectute (1 vol.); Verrines : De Signis (1 vol.); De Suppliciis (1 vol.); Brutus (1 vol.); Récits anecdotiques (1 vol.); Traités de Rhétorique; Lettres choisies (1 vol.).

Cornélius Népos : Extraits.

Horace : Odes et Epodes; Satires et Epîtres.

Lucrèce : De natura rerum.

Ovide : Les Métamorphoses.

Pages et pensées morales d'auteurs latins.

Phèdre : Fables choisies.

Pline le Jeune : Lettres.

Quinte-Curce : Histoire d'Alexandre le Grand.

Salluste : Catilina—Jugurtha (1 vol.).

Sénèque : Extraits.

Tacite : Dialogue des Orateurs—Germanie—Annales—Histoire (1 vol.); Vie d'Agriola (1 vol.).

Le Théâtre à Rome.

Tite-Live : Histoire (3^e décade, *in extenso*); Autres décades (Extraits).

Virgile : Bucoliques et Géorgiques; Énéide, I-VI; Énéide, VII-XII.

Traductions françaises

Saint Augustin : Confessions.

César : Guerre des Gaules.

Cicéron : Catilinaires; Discours sur les statues; Pour Archias—Pour Marcellus (1 vol.); Pour Murena; Pour Milon; De la Vieillesse—De l'Amitié (1 vol.); Des Supplices; Lettres choisies.

Cornélius Népos : Extraits.

Horace : Odes et Epodes; Satires et Epîtres.

Lucrèce : De la Nature (Livre V).

Ovide : Les Métamorphoses.

Phèdre : Fables choisies.

Pline le Jeune : Lettres choisies.

Quinte-Curce : Vie d'Alexandre.

Salluste : Catilina—Jugurtha (1 vol.).

Tacite : Dialogue des Orateurs—Vie d'Agriola—Germanie—Annales—Histoires (1 vol.).

Le Théâtre à Rome.

Tite-Live : Histoire (3^e décade) (1 vol.); Autres décades (Extraits).

Virgile : Bucoliques et Géorgiques; Énéide, I-VI; Énéide, VII-XII.

LITTÉRATURE GRECQUE

Textes originaux

Aristophane : Les Nuées.

Démosthène : Philippiques; Discours de la Couronne.

Eschyle : Les Perses.

Euripide : Alceste; Iphigénie à Aulis et Iphigénie en Tauride (2 vol.); Médée.

Hérodote : Extraits.

Homère : Iliade, chants I et V; Iliade, chants XXII et XXIV.

Homère : Odyssée, chants V et VI; Odyssée, chants XI et XXII.

Lucien : Dialogues des morts.

Orateurs attiques : (2 vol.).

Platon : Phédon; Criton.

Plutarque : Alexandre et César.

Sophocle : Antigone; Œdipe à Colone; — Œdipe-Roi.

Xénophon : Anabase, livres I et II; Anabase, livres III-VII.

Traductions françaises

Aristophane : Les Nuées.

Aristote : La Morale à Nicomaque.

Démosthène : Philippiques.

Epictète : Manuel.

Eschyle : Prométhée enchaîné; Les Perses.

Euripide : Alceste; Iphigénie à Aulis.

Hérodote : Extraits.

Homère : Iliade, Chants I et VI; Iliade, chants XXII et XXIV.

Homère : Odyssée, chants V et VI; Odyssée, chants XI et XXII.

Marc-Aurèle : Pensées.

Platon : La République; Phédon; Apologie de Socrate; Gorgias.

Plutarque : Alexandre et César.

Sophocle : Antigone; Œdipe-Roi; Œdipe à Colone.

Xénophon : Les Mémoires; Anabase (2 vol.).

XÉNOPHON

ANABASE

PAGES PRINCIPALES

Nouvelle traduction

Par H. BERTHAUT

Professeur de Première au Collège Stanislas

LIVRES III-VII

La Retraite



PARIS
LIBRAIRIE A. HATIER
8, Rue d'Assas, VI^e

N^o 544

Institut kurde de Paris

URDE DE PARIS

ibliothèque

Reçu le 6/02/2021.....

ANABASE

LIVRE III

CHAPITRE IV

VERS LES MONTAGNES DES CARDUQUES TISSAPHERNE POURSUIT LES GRECS

Ayant séjourné ce jour-là en ce lieu, le lendemain, ils se levèrent plus tôt, car il fallait traverser un ravin, et ils craignaient une attaque des ennemis pendant qu'ils passeraient. Une fois le ravin franchi, Mithradate parut de nouveau, ayant avec lui mille cavaliers et environ quatre mille archers et frondeurs : il avait demandé ce nombre de soldats à Tissapherne et les avait obtenus, sur la promesse que, s'il les avait, il lui livrerait les Grecs : il était plein de mépris pour eux, parce que, lors de l'attaque précédente, malgré sa faible troupe, il n'avait éprouvé aucune perte et pensait leur en avoir infligé beaucoup. Les Grecs avaient traversé ce ravin et s'en étaient éloignés de huit stades, lorsque Mithradate le passa avec ses forces.

On avait désigné ceux des peltastes¹ et des hoplites qui devaient poursuivre et ordre avait été donné aux cavaliers de continuer hardiment la poursuite, dans la pensée que des forces considérables les suivraient. Lorsque Mithradate les eut rejoints et qu'ils se trouvèrent à la distance d'un jet de fronde ou de trait, la trompette donna aux Grecs le signal : immédiatement, ceux qui en avaient reçu l'ordre coururent dans la direction de l'ennemi et les cavaliers chargèrent. Les ennemis ne reçurent pas le choc, mais prirent la fuite vers le ravin. Dans cette retraite, du côté des Barbares, un grand nombre de fantassins périrent et l'on prit dans le ravin environ dix-huit cavaliers. De leur propre chef, les Grecs mutilèrent les cadavres pour inspirer plus de terreur aux ennemis. Et, tandis que les Barbares se retiraient après cet échec, les Grecs avancèrent tranquillement pendant le reste de la journée et arrivèrent sur les bords du Tigre².

Là s'élevait une grande ville déserte, du nom de Larisse, autrefois habitée par les Mèdes. Les remparts avaient vingt-cinq pieds d'épaisseur, cent de hauteur, deux parasanges³ de périmètre; ils étaient bâtis en briques et en pierres de taille sur une hauteur de vingt pieds. Le roi de Perse, lorsque les Perses enlevèrent l'empire aux Mèdes⁴, assiégea cette ville sans

1. Les *peltastes* sont des soldats d'infanterie légère, armés de la *pelta*, petit bouclier en croissant, fait d'osier tressé et recouvert de cuir. Les hoplites sont des soldats d'infanterie pesamment armés de la lance et du grand bouclier rond, fait de métal ou de peaux de bœufs cousues. — 2. Fleuve de Mésopotamie. —

3. Mesure de longueur chez les Perses, qui valait 5 km. 520. —

4. Cyrus le Grand renversa l'empire mède en 550 av. J.-C.

pouvoir la prendre; un nuage¹ cacha le soleil jusqu'au moment où les habitants eurent abandonné la ville : c'est ainsi qu'il s'en empara. Près d'elle s'élevait une pyramide large d'un plèthre², haute de deux. Beaucoup de Barbares fuyant des bourgs voisins s'étaient réfugiés dans la ville.

De là, ils firent une étape de six parasanges et arrivèrent près d'une grande ville abandonnée, du nom de Mespila. Les Mèdes l'habitaient autrefois. La base du rempart était de pierres incrustées de coquillages, large et haute de cinquante pieds³. Sur cette base était construit un mur de briques, large de cinquante pieds, haut de cent, long de six parasanges⁴ (§§ 1 à 11).

Tissapherne harcèle les Grecs qui, pour plus de sûreté, modifient leur ordre de marche. Nouvelles attaques à travers un pays vallonné. Arrêt de trois jours dans des villages où l'on soigne les blessés. Les Grecs s'éloignent ensuite le plus rapidement possible, mais Tissapherne les rejoint et leur barre la route. Les Grecs enlèvent vivement la hauteur.

CHAPITRE V

DANS LA PLAINE, AU PIED DES MONTAGNES DES CARDUQUES

Alors les Barbares tournèrent le dos et s'enfuirent comme ils pouvaient et les Grecs restèrent maîtres des hauteurs. Les soldats de Tissapherne et d'Ariée

1. Ce fut une éclipse de soleil; elle se produisit le 19 mai 556.
— 2. Mesure perse valant cent pieds, soit 30 m. 60. — 3. Le *pied* vaut 0 m. 30. — 4. Cf. p. 4, n. 3.

s'en étaient allés en se détournant par un autre chemin. Les soldats de Chirisophe étant descendus dans la plaine s'emparèrent de bourgs bien approvisionnés. Il y en avait beaucoup d'autres aussi bien approvisionnés dans la plaine en bordure du Tigre. Au cours de l'après-midi, les ennemis apparaissent soudain dans la plaine et taillent en pièces des Grecs qui s'étaient disséminés pour piller; un grand nombre de troupes furent en effet pris, lorsqu'on allait leur faire traverser le fleuve. Alors Tissapherne et ceux qui l'accompagnaient entreprirent de brûler les bourgs. Beaucoup de Grecs se décourageaient dans la crainte que, si les ennemis mettaient le feu, ils n'eussent plus d'endroits où se fournir du nécessaire. A ce moment, les soldats de Chirisophe revenaient de porter secours [aux Grecs dispersés]. Quand il fut descendu de la montagne après le retour des Grecs, Xénophon parcourut les rangs en disant : « Voyez-vous, ô Grecs, que les ennemis permettent que ce pays soit désormais nôtre? Quand ils traitèrent, ils stipulaient de ne pas brûler le pays du Roi et ce sont eux maintenant qui l'incendient comme une terre étrangère. Mais certes, s'ils ont laissé en quelque lieu des approvisionnements pour eux, ils nous y verront arriver. Allons, Chirisophe, je suis d'avis de marcher contre les incendiaires comme si nous protégeions notre terre ». « Eh bien! ce n'est pas mon avis, répondit Chirisophe, mais plutôt, mettons le feu nous-mêmes et les ennemis cesseront plus rapidement ».

Quand ils revinrent dans leurs quartiers, tandis que le reste de l'armée s'occupait des approvision-

nements, les stratèges et les lochages tinrent conseil. Ils étaient fort embarrassés. D'un côté se dressaient des montagnes très élevées, de l'autre coulait un fleuve si profond que les lances n'apparaissaient plus lorsqu'on en sondait la profondeur. Ils étaient dans la perplexité lorsqu'un soldat rhodien se présenta et leur dit : « Je consens, chefs, à vous faire traverser le fleuve par groupe de quatre mille hoplites¹, si vous me procurez ce que je vous demande et me donnez pour salaire un talent² ». Interrogé sur ce qu'il lui fallait, il dit : « J'aurai besoin de deux mille outres. Or je vois un grand nombre de brebis, de chèvres, de bœufs et d'ânes, dont les peaux écorchées et gonflées d'air nous permettront facilement de traverser. J'aurai besoin aussi de liens dont vous vous servez pour les bêtes de somme. J'attacherai avec eux les outres les unes aux autres, je fixerai chacune d'elles, en y suspendant une pierre que je jetterai dans l'eau comme une ancre, ensuite, les ayant mises en ligne à travers le fleuve et les ayant liées aux deux rives, je les recouvrirai de bois, puis de terre. Vous saurez bientôt que vous ne sombrerez pas, car chaque outre empêchera deux hommes d'être engloutis; la terre et le bois empêcheront les hommes de glisser ». En entendant ces paroles, ils trouvèrent l'idée séduisante, mais la réalisation impossible. Car de l'autre côté se trouvaient, pour les gêner, un grand nombre de cavaliers qui, dès le début, ne leur permettraient pas de rien faire de cela.

1. Cf. p. 4, n. 1. — 2. Le *talent* (d'argent) valait à Athènes 5.300 francs-or environ.

Alors, le lendemain, ils rebroussèrent chemin et, revenant en arrière, gagnèrent les villages non brûlés, puisqu'ils avaient mis le feu à ceux qu'ils avaient quittés. Les ennemis ne les attaquèrent pas, mais les regardaient, paraissant se demander avec étonnement de quel côté ils se dirigeaient et ce qu'ils avaient dans l'esprit. Tandis que la troupe s'occupait des approvisionnements, stratèges¹ et lochages tinrent à nouveau conseil, et, ayant fait venir les prisonniers, leur demandèrent quel était chaque pays à la ronde. Ils répondirent que les contrées tournées vers le midi étaient situées sur la route conduisant à Babylone et en Médie, par laquelle ils étaient venus; la route de l'est menait à Suse et Ecbatane, où le Grand Roi passa, dit-on, l'été; celle de l'ouest, quand on traverse le fleuve, menait en Lydie et en Ionie; enfin celle qui franchissait les montagnes et allait vers le nord, conduisait chez les Carduques. D'après eux, ce peuple habitait dans la montagne, était très belliqueux, n'obéissait pas au Grand Roi, mais marchait parfois contre une armée royale, fût-elle forte de cent vingt mille hommes, et aucun de ceux-ci ne revenait, par suite de la difficulté du terrain. Cependant, quand ils avaient conclu une trêve avec le satrape² de la plaine, certains d'entre eux, les Perses, avaient des relations avec les Carduques et les Carduques avec eux.

Munis de ces renseignements, les stratèges mirent

1. Les *stratèges* commandent les corps d'armée, les *lochages* sont à la tête des compagnies d'hoplites. — 2. L'empire perse comprenait une vingtaine de *satrapies* ou gouvernements, ayant à leur tête des hommes nommés par le Roi pour un temps indéterminé, et toujours révocables.

à part les prisonniers qui affirmaient connaître les routes qui menaient dans toutes les directions sans rien laisser deviner du but de leur marche. Il leur parut nécessaire de franchir les montagnes et de se diriger du côté des Carduques, car, au dire des prisonniers, après avoir traversé leur pays, ils arriveraient en Arménie, région peuplée et riche, que commandait Orontas, et, toujours d'après les mêmes dires, la route s'ouvrait facile, où qu'on voulût aller. Là-dessus ils firent un sacrifice, pour se mettre en marche à l'heure convenable; ils craignaient en effet que l'ennemi n'occupât avant eux les passages des montagnes. Ils donnèrent l'ordre que tous les soldats, après avoir dîné, prissent du repos, tout équipés, et s'ébranlassent quand on le leur commanderait.

Institut kurde de Paris

LIVRE IV

DE LA MONTAGNE AU PONT-EUXIN

CHAPITRE I

A L'ENTRÉE DES MONTAGNES DES CARDUQUES

C'était aux environs de la dernière veille¹ : il restait juste assez de nuit pour traverser la plaine dans les ténèbres; l'armée s'étant levée à l'appel transmis de bouche en bouche s'avança et parvint avec le jour au pied de la montagne. Chirisophe était à la tête de l'armée avec sa troupe et toute l'infanterie légère. Xénophon suivait avec les hoplites² constituant l'arrière-garde, sans aucune troupe légère, car il n'y avait aucun danger, semblait-il, qu'on les attaquât par derrière, tandis qu'ils progresseraient. Chirisophe parvint au premier col avant que les ennemis s'en fussent aperçus; puis il ralentit, et la partie de l'armée qui franchissait la crête le suivait au fur et à mesure et arrivait dans les bourgs des vallons et des renfon-

1. La nuit était divisée en trois veilles, dont la dernière finissait à l'aube. — 2. Cf. p. 4, n. 1.

cements de la montagne. Les Carduques, abandonnant leurs maisons, s'enfuirent alors dans la montagne avec leurs femmes et leurs enfants. On pouvait se procurer des vivres en grande quantité et les maisons étaient remplies d'amphores d'airain; mais les Grecs n'en prirent pas une ni ne poursuivirent les habitants : ils pensaient en effet que, s'ils les ménageaient, les Carduques les laisseraient passer comme à travers un pays ami, puisqu'ils étaient eux-mêmes ennemis du Roi. Néanmoins ils s'emparèrent de vivres qui se trouvaient là, car la nécessité les pressait. Les Carduques ne répondirent pas à leur appel et ne montrèrent aucune disposition amicale.

Lorsque l'arrière-garde des Grecs descendit de la montagne dans les bourgs, il faisait déjà nuit (en effet, à cause de l'étroitesse des sentiers, la montée et la descente leur avaient pris toute la journée), c'est alors que quelques Carduques assemblés attaquèrent les derniers Grecs, en tuèrent quelques-uns et en blessèrent d'autres avec des pierres et des traits. Ils étaient peu, car les Grecs étaient tombés chez eux à l'improviste, mais s'ils avaient été en moins petit nombre, une grande partie de l'armée aurait couru le risque d'être taillée en pièces. Cette nuit donc, ils campèrent ainsi : les Carduques allumèrent des feux en cercle sur les monts, et les deux armées se surveillaient. Au petit jour, stratèges et lochages¹ s'étant réunis décidèrent de s'avancer avec les bêtes de somme les plus indispensables et les plus résistantes

1. Cf. p. 8, n. 1.

et d'abandonner le reste ainsi que tous les prisonniers pris récemment. Car le grand nombre de bêtes de somme et de prisonniers rendait la marche pénible, de plus les nombreux soldats préposés à leur surveillance ne pouvaient combattre et pour ce grand nombre d'hommes, il fallait chercher et porter le double de nourriture. Quand on eut décidé d'agir ainsi, les généraux le firent annoncer.

Après le dîner, on se remit en marche; les généraux firent faire halte à un défilé, pour voir s'ils trouvaient quelqu'un des objets désignés dont on ne se serait pas séparé et ils les enlevèrent à ceux qui n'avaient pas obéi. C'est ainsi que, ce jour-là, ils avancèrent, tantôt combattant, tantôt se reposant. Le jour suivant, un orage éclata : il fallait pourtant marcher, car ils n'avaient plus de vivres en suffisance. Chirisophe était à la tête, Xénophon à l'arrière-garde. Les ennemis les attaquèrent violemment et, en l'étroitesse des chemins, s'avancèrent tout près pour leur lancer des flèches et des pierres : aussi les Grecs furent-ils contraints de les poursuivre et de revenir sur leurs pas en progressant péniblement. Souvent Xénophon faisait dire à Chirisophe de l'attendre, lorsque les ennemis l'attaquaient plus violemment : Chirisophe qui d'ordinaire s'arrêtait dès qu'on l'en avertissait, cette fois pourtant ne s'arrêta pas, mais il menait sa troupe et la faisait suivre plus rapidement : il était clair qu'il se passait quelque chose, mais Xénophon n'avait pas le loisir de s'avancer pour voir la raison de cette précipitation. Aussi la marche de l'arrière-garde ressemblait-elle à une fuite. C'est là que mourut un vaillant soldat,

Cléonyme de Laconie, percé au flanc d'une flèche qui traversa son bouclier et son vêtement de peau, et Basias d'Arcadie, la tête traversée de part en part.

Dès qu'on arriva à l'étape, immédiatement Xénophon, dans l'état où il se trouvait, alla vers Chirisophe et lui demanda pourquoi il ne l'avait pas attendu, le contraignant ainsi à fuir en combattant :

« Maintenant deux soldats braves et vaillants sont morts, lui dit-il, et nous n'avons pu ni prendre leurs corps ni les enterrer ». — « Regarde ces montagnes, lui répondit Chirisophe, et vois comme elles sont inaccessibles. L'unique route est le chemin escarpé que tu vois, et on peut y apercevoir des hommes qui s'en sont emparés et en gardent l'accès. C'est pourquoi je me suis hâté sans t'attendre, pour le cas où je pourrais les devancer, avant qu'ils se fussent emparés du passage. Nos guides m'ont dit qu'il n'y avait pas d'autre route ». « Moi, lui répondit Xénophon, j'ai deux prisonniers. Lorsque les Carduques nous mettaient en péril, nous leur avons tendu une embuscade, ce qui nous a permis de respirer, nous avons tué quelques-uns d'entre eux et nous tentâmes aussi d'en faire prisonniers justement pour avoir à notre disposition des guides connaissant le pays ».

On fit venir immédiatement les prisonniers et, en les prenant séparément, on chercha à leur faire dire s'ils connaissaient une autre route que celle que l'on voyait. L'un répondit qu'il n'y en avait pas, bien que toutes les menaces lui eussent été faites; comme il ne disait rien d'utile, on le tua sous les yeux de son compagnon. Celui-ci dit que son compatriote avait

soutenu qu'il ne connaissait pas d'autre route, parce que, là-bas, il avait une fille mariée; quant à lui, il dit qu'il nous guiderait sur une route praticable même aux bêtes de somme. Lorsqu'on lui demanda s'il n'y avait aucun point difficile, il répondit qu'il y avait une hauteur impossible à passer s'ils ne l'occupaient pas les premiers. On décida alors de faire appel aux lochages¹, aux peltastes² et aux hoplites pour leur exposer la situation et leur demander s'il y en avait qui voulussent se montrer hommes courageux, en s'offrant pour s'avancer comme volontaires. Se proposèrent parmi les hoplites, Aristonyme de Méthydrrie et Agasias de Stymphale. Callimaque de Parrhasie rivalisant avec eux dit qu'il voulait partir en emmenant avec lui les volontaires de l'armée : « car, je sais bien, moi, disait-il, que beaucoup de jeunes recrues me suivront si je suis leur chef ». Les généraux demandèrent un des taxiarques³ des troupes légères pour aller avec eux. Aristée de Chio se proposa. Fréquemment, dans des circonstances semblables, il avait été très utile à l'armée.

CHAPITRE II

EN PLEINE MONTAGNE

C'était le soir : les généraux ordonnèrent aux volontaires de s'avancer après avoir pris leur repas. Ils enchaînent le guide et le leur donnent, puis ils

1. Cf. p. 8, n. 1. — 2. Cf. p. 4, n. 1. — 3. Commandant d'une compagnie d'infanterie légère de cent hommes.

fixent la nuit pour occuper la hauteur et se maintenir sur la position; à l'aube, ils donneront le signal avec la trompette, les volontaires qui seront en haut se dirigeront contre les ennemis, pendant qu'eux leur porteront secours le plus rapidement possible. Ceci fixé, les premiers montent, au nombre de deux mille environ : la pluie, amenée par le vent, tombait en abondance. Xénophon, de son côté, chef de l'arrière-garde, se poste avec elle près de la montée que l'on apercevait, pour attirer l'attention des ennemis sur ce point et leur masquer le mouvement des troupes. L'arrière-garde arriva à un ravin qu'il fallait franchir avant de commencer l'ascension; à ce moment, les Barbares roulèrent des pierres d'un seul bloc, assez lourdes pour charger un char et qui, en dévalant, heurtaient les rochers et ricochaient comme les balles d'une fronde : aussi était-il absolument impossible d'approcher du bas de la pente. Quelques lochages¹, ne pouvant monter par ce chemin, essayaient par un autre : ils firent cette manœuvre jusqu'à la nuit, puis, lorsqu'ils pensèrent pouvoir se retirer sans être vus, ils allèrent dîner, car l'arrière-garde n'avait même pas mangé. Néanmoins les ennemis ne cessèrent pas de rouler des pierres toute la nuit, comme on pouvait le conjecturer d'après le bruit. Ceux qui avaient le guide avec eux, ayant fait un détour, surprirent les sentinelles ennemies autour du feu, en tuèrent une partie, poursuivirent les autres et s'installèrent en ce lieu, se croyant maîtres du sommet. Mais ils ne s'en étaient pas emparés,

1. Cf. p. 4, n. 1.

car il y avait un mamelon au-dessus d'eux, près duquel se trouvait un chemin étroit où étaient les sentinelles. De ce point, on accédait aux ennemis installés sur la route que l'on apercevait. C'est là qu'ils passèrent la nuit; à l'aube, ils s'avancèrent en rangs silencieux. Un brouillard s'éleva qui leur permit de marcher sans être vus. Lorsque les troupes se virent, la trompette sonna et les Grecs en criant se jetèrent sur les ennemis. Ceux-ci ne les attendirent pas, mais s'enfuirent en abandonnant la route : un petit nombre seulement trouva la mort, car ils étaient agiles. Les soldats de Chirisophe, au son de la trompette, montaient par le chemin visible d'en-bas; les autres firent l'escalade par les sentiers où ils se trouvaient et montèrent comme ils purent en se hissant les uns les autres à l'aide de leurs lances.

Et ils furent les premiers à rejoindre les volontaires qui s'étaient emparés du lieu. Xénophon avec la moitié de l'arrière-garde prit la route de ceux qui avaient suivi le guide : c'était en effet la plus facile pour les bêtes de somme; derrière, il rangea l'autre moitié. En s'avancant, ils rencontrent une nouvelle hauteur surplombant la route, occupée par les ennemis : il fallait ou les tailler en pièces ou se laisser couper du reste de l'armée grecque. S'exhortant mutuellement, les soldats s'avancent vers la hauteur, par colonnes de loches, sans encercler les Barbares, mais en leur laissant une issue pour le cas où ils voudraient fuir. Tant que les Grecs firent l'ascension, ils leur lançaient des flèches et des pierres, mais quand ceux-ci furent près, ils ne les attendirent pas et prirent la fuite en

abandonnant la place. Les Grecs passèrent la hauteur, mais bientôt ils en virent une autre aux mains des ennemis. Ils jugèrent bon de marcher sur elle. Mais Xénophon, à la réflexion, craignit que, si l'on abandonnait la place prise, les ennemis ne revinssent et ne tombassent sur les bêtes de somme qui faisaient l'ascension sur une très grande longueur, vu l'étroitesse de la route. Il laissa donc sur la hauteur les lochages Céphisodore l'Athénien, fils de Céphisodore, Amphicrate, Athénien, fils d'Amphidème, et Archagoras, banni d'Argos. Pour lui, avec le reste des soldats, il marcha vers la deuxième hauteur et s'en empara de même.

Il y avait encore un troisième mamelon, de beaucoup le plus inaccessible, au-dessous du poste dont les volontaires s'étaient emparés la nuit, lorsque les gardes étaient autour du feu. Mais à l'approche des Grecs, les Barbares l'abandonnèrent sans combattre, à l'étonnement de tous. On supposait qu'ils avaient agi ainsi dans la crainte d'être encerclés et bloqués, mais en fait, voyant du haut du sommet ce qui se passait par derrière, ils marchèrent tous sur l'arrière-garde. Xénophon de son côté monta sur les hauteurs avec les plus jeunes soldats et dit aux autres de ralentir pour que les derniers loches pussent les rattraper, d'avancer sur la route jusqu'à la plaine et d'y faire halte en armes. A ce moment-là, Archagoras d'Argos, qui avait échappé au désastre, vint annoncer qu'ils avaient été chassés de la hauteur, que Céphisodore et Amphicrate étaient morts, ainsi que tous ceux qui n'avaient pas sauté du rocher pour rejoindre l'arrière-garde. Ceci fait, les

Barbares s'installèrent sur une colline située en face du mamelon. Xénophon engagea des pourparlers de trêve par un interprète pour aller chercher les morts. Ils répondirent qu'ils les leur rendraient à condition que les Grecs ne brûleraient pas leurs maisons. Xénophon tomba d'accord sur ce point. Pendant que le reste de l'armée s'en allait et que ces pourparlers s'échangeaient, tous les Barbares se réunirent là, venant de tout ce lieu. Et lorsque les soldats commencèrent à descendre du mamelon pour aller chercher les cadavres, et eurent déposé leurs armes, les ennemis arrivèrent en grand nombre en poussant des cris; lorsqu'ils furent parvenus à la pointe du mamelon d'où Xénophon descendait, ils roulèrent des pierres sur les Grecs; un des soldats eut la cuisse brisée, l'écuyer de Xénophon abandonna son bouclier qu'il portait. L'hoplite Euryloque de Luse courut à lui, mit devant eux son bouclier et se retira ainsi; le reste des troupes rejoignit l'armée rangée en bataille.

L'armée grecque étant enfin au complet, ils campèrent dans des maisons nombreuses et belles, très bien approvisionnées : le vin s'y trouvait en abondance dans des citernes cimentées. Xénophon et Chirisophe s'arrangèrent pour reprendre leurs morts en échange du guide et ils firent rendre, comme ils purent, les honneurs qu'il est d'usage de rendre à des hommes courageux, après leur mort. Le lendemain, ils marchèrent sans guide; les ennemis combattaient et, en occupant les premiers tous les défilés, barraient le passage. Chaque fois qu'ils arrêtaient l'avant-garde, Xénophon s'avancait de l'arrière pour monter sur les montagnes

et livrait le passage à l'avant-garde en s'efforçant de monter plus haut que les ennemis; chaque fois que ceux-ci attaquaient l'arrière-garde, Chirisophe à son tour montait et tâchait de se placer plus haut que les ennemis pour livrer le passage à l'arrière-garde; et ainsi, ils ne cessaient de se porter secours et de se prêter un mutuel appui. Parfois aussi les Barbares donnaient du tracas aux troupes qui redescendaient après être parvenues à monter; ils étaient en effet fort agiles et ils s'enfuyaient lorsque les Grecs étaient tout près : ils n'avaient rien d'autre que leur arc et une fronde. C'étaient d'excellents archers : leur arc avait près de trois coudées et leurs flèches plus de deux. Lorsqu'ils tiraient, ils tendaient leur corde vers le bas de l'arc en s'appuyant sur le pied gauche. Leurs flèches transperçaient les boucliers et les cuirasses. Lorsqu'ils en ramassaient, les Grecs s'en servaient en guise de javelots en les lançant avec la courroie. Dans ces circonstances, les Crétois¹ furent très utiles. Stratoclès de Crète les commandait.

CHAPITRE III

PASSAGE DU CENTRITE

Ce jour même, les Grecs campèrent dans les bourgs qui surplombaient la plaine, longeant le Centrite,

1. Ces Crétois, au nombre de deux cents, avaient été amenés à Cyrus par Cléarque, le condottiere victime du guet-apens de Tissapherne (tome I, p. 35).

fleuve large d'environ deux plèthres qui sépare l'Arménie du pays des Carduques. Les Grecs respirèrent avec joie en voyant la plaine : le fleuve est à une distance de six ou sept stades du pays des Carduques. Ce fut donc avec une grande satisfaction qu'ils campèrent, car ils avaient les vivres nécessaires en abondance et se souvenaient des maux passés. En effet durant sept jours, ils s'étaient avancés chez les Carduques sans cesser de combattre et ils avaient enduré des maux tels que ceux qu'ils avaient soufferts par le fait du Roi et de Tissapherne¹ ne les égalaient pas. Ainsi donc débarrassés de tous soucis, ils se reposaient tranquillement.

Avec le jour, ils aperçoivent au delà du fleuve des cavaliers bien équipés qui se disposaient à les empêcher de passer; derrière eux étaient rangés des fantassins sur les rives escarpées pour leur interdire l'accès de l'Arménie. C'étaient des Arméniens, des Mardes et des Chaldéens à la solde d'Orontas et d'Artouchas. Les Chaldéens passaient pour une race libre et combative : ils portaient de grands boucliers d'osier et des piques. Les rives sur lesquelles ils étaient rangés étaient à une distance de trois ou quatre plèthres² du fleuve : on ne voyait qu'une unique route conduisant sur la hauteur, et elle semblait faite de main d'homme; c'est dans cette direction que les Grecs tentèrent de passer. Comme ils s'efforçaient de le faire, ils s'aperçurent que l'eau leur arrivait au-dessus de la poitrine, que le lit du fleuve était plein de grandes pierres

1. Voir le tome I, p. 55. — 2. Cf. p. 5, n. 2.

glissantes et qu'il n'était pas possible de porter les armes dans l'eau, sinon le courant du fleuve les entraînerait; les mettre sur la tête, c'était s'exposer sans défense aux flèches et aux autres projectiles; aussi se retirèrent-ils et campèrent-ils au bord du fleuve.

Au point même qu'ils occupaient, la nuit précédente, sur la montagne, ils virent apparaître un grand nombre de Carduques en armes. Aussi le découragement fut-il profond parmi les Grecs, lorsqu'ils virent la difficulté de franchir le fleuve et d'un côté, les troupes prêtes à les empêcher de passer, de l'autre, les Carduques prêts à les attaquer par derrière, pendant leur passage.

Ce jour et cette nuit-là, ils restèrent donc dans le plus grand embarras. Mais Xénophon eut un songe : il lui sembla que ses pieds étaient enchaînés, puis que ses entraves se déliaient d'elles-mêmes et le laissaient marcher où il voulait. Au point du jour, il vint trouver Chrisophe, lui dit qu'il avait bon espoir que tout irait bien et lui raconta son rêve. Celui-ci se réjouit et, bien vite, en attendant le jour, tous les généraux présents firent un sacrifice dont les auspices furent favorables. En en revenant, les stratèges et les lochages donnèrent l'ordre à l'armée de prendre son repas. Pendant que Xénophon dînait, deux jeunes gens viennent le trouver : tous savaient en effet qu'il était permis de venir le trouver pendant qu'il mangeait et même de le réveiller, s'il dormait, du moment qu'on avait quelque chose à dire concernant la guerre. Ils racontèrent alors que, ramassant par hasard du bois mort pour faire du feu, ils avaient vu sur l'autre rive,

dans les rochers descendant vers le fleuve, un vieillard, une femme et des jeunes filles qui déposaient comme des sacs de vêtements dans une caverne. Cette vue leur avait fait croire que l'on pouvait traverser en toute sécurité; car les cavaliers ennemis eux-mêmes ne pouvaient accéder à cet endroit. Ils s'étaient alors déshabillés et, le poignard à la main, comme s'ils devaient nager, ils s'étaient mis à traverser : ce qu'ils avaient fait en avançant, avant que ne fût mouillé leur bas-ventre; le fleuve franchi, ils avaient pris les vêtements et étaient revenus.

Aussitôt, Xénophon fit pour sa part des libations et ordonna de verser du vin aux jeunes gens et de prier les dieux, qui lui avaient envoyé son rêve et montré un passage, de mener aussi le reste à bonne fin. Aussitôt après, il conduisit les jeunes gens auprès de Chirisophe, à qui ils font le même exposé. Après les avoir entendus, Chirisophe fit et fit faire des libations. Après ces libations, ils ordonnèrent au reste de l'armée de se préparer à partir; quant à eux, ils convoquèrent les stratèges et délibérèrent sur la meilleure façon de traverser, de refouler leurs ennemis d'en face et de ne subir aucun mal des ennemis sur leurs derrières. Ils décidèrent que Chirisophe prendrait la tête et traverserait avec la moitié de l'armée, que l'autre moitié resterait avec Xénophon et que bêtes de somme et train des équipages traverseraient entre les deux divisions.

Quand tout fut au point, ils se mirent en marche, ayant pour guides les jeunes gens, et le fleuve à leur gauche. La route jusqu'au gué était d'environ quatre

stades¹. Pendant qu'ils s'avançaient, les rangs des cavaliers ennemis marchaient en face d'eux, le long du fleuve. Une fois arrivés au gué et aux rives de la rivière, ils déposèrent leurs armes et Chirisophe, le premier, couronne en tête et sans manteau, prit ses armes et enjoignit à tous les autres de l'imiter.

Il ordonna aussi aux lochages de conduire leurs compagnies en colonne, les unes à sa droite, les autres à sa gauche. Les devins égorgèrent des victimes dans le fleuve, tandis que les ennemis tiraient de l'arc et jouaient de la fronde, mais sans résultat. Les victimes étant favorables, les soldats, en chœur, chantèrent le péan² et poussèrent le cri de guerre. Chirisophe entra dans le fleuve avec son entourage. Quant à Xénophon, il prit les plus agiles des soldats de l'arrière-garde et revint, en courant de toutes ses forces, au passage situé au pied de la route montante qui menait vers les montagnes d'Arménie, feignant de franchir le fleuve sur ce point pour enfermer les cavaliers qui le longeaient. Voyant d'un côté les soldats de Chirisophe traverser rapidement le fleuve et d'un autre côté ceux de Xénophon rebrousser chemin, les ennemis craignirent d'être surpris et s'enfuirent de toutes leurs forces, dans l'intention de gagner la route qui dominait la rivière. Arrivés au bas de cette route, ils se mirent à grimper vers les montagnes. Lycios, qui commandait les cavaliers et Eschine qui commandait les peltastes³

1. Mesure de valeur équivalant à 184 mètres. — 2. Chant religieux caractérisé par le retour régulier du refrain. Primitivement exécuté en l'honneur des dieux guérisseurs (Apollon, Esculape, etc.), il devint un chant d'attaque ou de victoire. — 3. Cf. p. 4, n. 1.

de Chirisophe, devant cette fuite éperdue les poursuivirent, et les hoplites demandaient en criant de ne pas rester en arrière, mais de monter avec les autres à la poursuite. Chirisophe, pour sa part, une fois le fleuve franchi, ne poursuivit pas les cavaliers, mais marcha immédiatement, en suivant la rive surplombant la rivière, contre les ennemis postés sur les hauteurs. Mais ceux-ci, à la vue de leur cavalerie en fuite, et des hoplites qui les attaquaient, abandonnèrent les sommets qui se dressaient au-dessus du fleuve.

Constatant le succès obtenu sur l'autre rive, Xénophon marcha rapidement vers les troupes en train de traverser, car les Carduques descendaient dans la plaine avec l'intention visible d'attaquer l'arrière-garde. Chirisophe occupa les hauteurs. Lycios, avec une poignée d'hommes, se mit à la poursuite des ennemis et s'empara des bêtes de somme qui traînaient, et, avec elles, des vêtements et des coupes magnifiques. Les bagages des Grecs et le gros de l'armée passaient encore le fleuve, quand Xénophon, faisant une conversion, tourna ses armes contre les Carduques et enjoignit aux lochages de former chaque compagnie par section, en les rangeant à gauche l'une de l'autre sur la ligne de combat, puis aux lochages et aux chefs de section de marcher du côté des Carduques et aux serre-files de prendre position près du fleuve.

Voyant l'arrière-garde isolée du gros de l'armée et paraissant peu nombreuse, les Carduques foncèrent plus rapidement en chantant des espèces de chants. Chirisophe, une fois tranquille de son côté, dépêcha à Xénophon les peltastes, les frondeurs et les archers,

avec ordre de se conformer à ses instructions. Quand il les vit sur le point de retraverser, Xénophon leur envoya l'ordre de rester où ils étaient, près du fleuve, sans le franchir, et, lorsqu'ils commenceraient eux-mêmes à traverser, d'entrer dans le fleuve, face à eux et en les encadrant, comme s'ils voulaient traverser, les soldats armés du javelot ayant les doigts passés dans la courroie¹, et les archers la flèche placée sur la corde. Il donna à ses propres soldats les instructions suivantes : une fois qu'ils seront à portée de fronde et au bruit du bouclier, ils courront sus à l'ennemi en chantant le péan, puis, quand les ennemis tourneront le dos et que du fleuve la trompette sonnera la charge, les serre-files feront demi-tour à droite et prendront la tête, puis tous, au pas de course, traverseront le plus rapidement possible, chacun à son rang, pour ne pas se gêner mutuellement : le meilleur serait celui qui parviendrait le premier sur l'autre rive.

Devant le petit nombre d'hommes qui restaient (beaucoup en effet de ceux qui avaient reçu l'ordre de demeurer en place s'étaient éloignés pour s'occuper les uns des bêtes de somme, les autres des bagages), les Carduques attaquèrent avec confiance et commencèrent à tirer de la fronde et de l'arc. Les Grecs chantent alors le péan et s'élancent contre eux au pas de charge. Mais ceux-ci ne soutiennent pas le choc, étant armés, comme il est naturel dans les montagnes, d'une manière permettant d'attaquer et de fuir, mais

1. Les javelots étaient munis, à l'une de leurs extrémités, d'une courroie, où les soldats passaient l'index et le médius, le pouce et les deux autres doigts serrant la hampe de l'arme.

non d'en venir aux mains. Alors la trompette sonna la charge : les ennemis accélèrent encore leur fuite, et les Grecs, faisant demi-tour, s'échappent le plus rapidement possible à travers le fleuve. Certains parmi les ennemis s'en aperçoivent, reviennent au fleuve en courant et blessent de flèches quelques-uns de nos hommes, mais même quand ils étaient déjà sur l'autre rive, les Grecs purent en voir la plus grosse partie s'enfuyant encore. Ceux des soldats qui étaient venus à la rencontre de Xénophon, des braves, se laissèrent entraîner plus loin qu'il n'eût fallu et retraversèrent plus tard que les troupes de celui-ci. Ils eurent aussi quelques blessés.

CHAPITRE IV

EN ARMÉNIE — TIRIBAZE

Le fleuve passé, vers midi, ils se rangèrent en ordre et s'avancèrent à travers la plaine d'Arménie et des collines aplanies pendant pas moins de cinq parasanges¹. En effet, il n'y avait pas de bourgs près du fleuve, à cause des guerres continuelles contre les Carduques. Celui auquel ils arrivèrent était grand et possédait un palais pour le satrape² : la plupart des maisons étaient surmontées de tours et les vivres s'y trouvaient en

1. Cf. p. 4, n. 3. — 2. Ce satrape (Cf. tome I, p. 23, n. 1) était Orontas, dont il a été question au début du chapitre III, (p. 21).

abondance. De là, ils firent en deux étapes dix parasanges, jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé les sources du Tigre¹. Puis ils firent encore en trois étapes vingt-cinq parasanges jusqu'au fleuve du Téléboas. Celui-ci était beau, mais grand : beaucoup de bourgs étaient construits sur ses rives.

Le lieu où ils arrivaient était appelé l'Arménie occidentale. Tiribaze la gouvernait : c'était un ami du Roi et lorsqu'il était présent à la cour, personne d'autre que lui ne faisait monter le Roi à cheval. Il se porta à leur rencontre avec des cavaliers et envoya un interprète dire qu'il voulait s'entretenir avec les chefs. Ceux-ci décidèrent de l'écouter et, s'étant avancés à portée de voix, lui demandèrent ce qu'il voulait. Il répondit qu'il désirait s'engager par traité à ne faire aucun mal aux Grecs, à condition que ceux-ci ne brûlassent pas les maisons et ne prissent que les vivres dont ils auraient besoin. Les stratèges approuvèrent et traitèrent.

De là, ils parcoururent en trois étapes vingt-cinq parasanges dans la plaine; Tiribaze et son armée les accompagnèrent à une distance d'environ dix stades; ils parvinrent à un palais entouré de bourgs abondamment pourvus de vivres. Pendant qu'ils campaient, la nuit, il tomba de la neige en abondance; aussi les chefs décidèrent-ils de faire cantonner l'armée et les stratèges en les disséminant dans les bourgs; ils ne voyaient en effet aucun ennemi et l'épaisseur de la

1. En réalité, il s'agit d'une des rivières qui se joignent au Tigre. Les Grecs se trouvent en ce moment dans le massif montagneux qui sépare le Tigre de l'Euphrate.

neige les rassurait. Ils avaient dans les maisons tout ce qui existe en fait de biens, viande, blé, vin vieux et parfumé, raisins secs, légumes de toutes sortes. Néanmoins quelques soldats qui cantonnaient s'étant éloignés de l'armée dirent qu'ils avaient vu la nuit de nombreux feux allumés. Les stratèges pensèrent qu'il n'était pas prudent de cantonner séparément, mais qu'il fallait réunir l'armée. On la réunit donc, car il semblait faire beau.

Pendant que les troupes bivouaquaient de nuit, la neige tomba si fort qu'elle recouvrit les armes et les soldats couchés, et raidit les membres des bêtes de somme. On eut beaucoup de mal à les faire lever, car, tant qu'ils étaient couchés, la neige, lorsqu'elle n'avait pas glissé de leurs corps, leur semblait quelque chose de chaud. Une fois que Xénophon vêtu légèrement eut le courage de se lever et de scier du bois, d'autres se levèrent et, lui ayant enlevé le bois, se mirent à scier. A la suite de ceux-ci, d'autres se levèrent, allumèrent le feu et s'enduisirent de corps gras; on en trouvait en effet en grande quantité et les soldats se servaient, en guise d'huile, de saindoux, d'huile de sésame, d'amandes amères et de térébinthe. Ils trouvèrent encore des parfums provenant de ces mêmes essences.

Après cela, les chefs décidèrent de ramener l'armée dans ses cantonnements. Les soldats partirent alors vers leurs abris et leur ravitaillement avec des cris de joie; mais tous ceux qui, en s'en allant, avaient brûlé les maisons par orgueil, furent punis, car ils campèrent dans les plus mauvaises conditions.

De nuit, ils envoyèrent Démocrate de Temnos avec des hommes sur les monts où des soldats qui s'étaient éloignés du cantonnement disaient avoir vu des feux; cet homme, qui passait pour dire la vérité, donnait comme réelles les choses qui existaient, comme faux ce qui n'existait pas. A son retour, il déclara n'avoir pas vu de feux, mais ramena un prisonnier qui portait un arc perse, un carquois et une hache à deux tranchants comme celles des Amazones. Comme on lui demandait sa nationalité, il répondit qu'il était Perse et s'était éloigné de l'armée de Tiribaze pour chercher des vivres. Les chefs grecs l'interrogèrent sur l'importance de l'armée et le but qui l'avait fait rassembler. Il répondit que Tiribaze se trouvait là avec toute son armée et des Chalybes et des Taoques à sa solde; il se préparait, dit le Perse, à assaillir les Grecs au passage des défilés de la montagne, au point où il n'y avait qu'une route.

Sur ces déclarations, les stratèges décidèrent de réunir l'armée; ils laissèrent une garde aux ordres du stratège Sophénète de Stymphe et ils s'avancèrent avec le prisonnier pour guide. Lorsqu'ils eurent franchi les monts, les peltastes prirent de l'avance et à la vue du camp [ennemi], n'attendirent pas les hoplites, mais coururent sur lui en poussant des cris. Les Barbares, entendant ce tumulte, ne les attendirent pas et s'enfuirent : néanmoins quelques-uns trouvèrent la mort, on prit vingt chevaux environ et la tente de Tiribaze, où l'on trouva des lits avec des pieds d'argent, des coupes et des esclaves qui se disaient panetiers et échantons. A ces nouvelles, les stratèges des hoplites

décidèrent de se retirer le plus vite possible vers le camp, dans la crainte qu'une attaque ennemie n'eût lieu contre ceux qu'on avait laissés. Immédiatement la trompette donna le signal : ils se retirèrent et revinrent dans la même journée au camp.

CHAPITRE V

DANS LA NEIGE

Le lendemain, on décida d'avancer aussi vite que possible avant que l'armée de Tiribaze ne se fût réunie et n'eût occupé les défilés. Ils se préparèrent donc immédiatement et marchèrent dans l'épaisse neige avec de nombreux guides. Et ce jour-là, ils passèrent la hauteur où Tiribaze devait les attaquer et campèrent au delà. Ils parcoururent ensuite en trois étapes à travers un pays désert quinze parasanges le long de l'Euphrate, qu'ils traversèrent avec de l'eau jusqu'au nombril. On disait que les sources du fleuve étaient proches. A travers la neige épaisse qui recouvrait la plaine, ils firent en trois étapes dix parasanges. Le troisième jour fut pénible : le vent du nord soufflait en sens contraire, brûlant et glaçant tout à la fois les soldats. Un devin dit alors qu'il fallait offrir un sacrifice au dieu du vent; on l'offrit et il apparut très clairement que le vent relâchait sa violence. L'épaisseur de la neige atteignait une orgye¹ : aussi beaucoup

1. Mesure de longueur valant 6 *pies*, soit 1 m. 80 environ.

de bêtes de somme et d'esclaves périrent-ils, ainsi que trente soldats.

Ils passèrent la nuit autour des feux, car il y avait beaucoup de bois à l'endroit où ils campaient, mais ceux qui arrivèrent plus tard n'eurent plus de bois. Ceux qui étaient arrivés les premiers et entouraient les feux ne laissaient s'approcher les retardataires que s'ils leur donnaient du blé ou quelque autre nourriture. Ainsi donc, ils se partagèrent mutuellement ce qu'ils avaient en propre. Là où le feu était allumé, la neige fondait et de grands trous se formaient jusqu'au ras du sol, ce qui permit de mesurer l'épaisseur de la neige. Tout le jour suivant, ils marchèrent dans la neige et beaucoup de soldats étaient atteints de boulimie. Xénophon, qui commandait l'arrière-garde et trouvait ces hommes par terre, ne comprenait pas ce dont ils souffraient. Lorsqu'on lui eut dit qu'ils étaient manifestement atteints de boulimie et que, s'ils mangeaient un peu, ils se relèveraient, Xénophon passa le long de la colonne vers les bagages, pour voir s'il trouvait quelque chose à manger, le leur donna ou le leur fit donner par tous les soldats capables de courir le leur porter. Lorsqu'ils eurent mangé, ils purent se lever et avancer.

Pendant cette marche, Chirisophe arriva à la nuit près d'un bourg et rencontra des femmes et des jeunes filles qui portaient de l'eau, près de la fontaine, devant le fort. Elles lui demandèrent qui ils étaient. L'interprète répondit en langue perse qu'ils venaient chez le satrape de la part du Roi. Elles répondirent que le satrape n'était pas là, mais à une distance d'un parasange. Ceux-ci entrèrent dans le bourg.

Ainsi donc Chrisophe et ceux des soldats qui avaient pu le suivre campèrent là, mais le reste des soldats qui n'avaient pu marcher à sa suite dut passer la nuit dehors sans vivres et sans feu : aussi quelques-uns périrent. Un groupe d'ennemis qui s'était rassemblé et poursuivait les Grecs s'empara des bêtes de somme qui n'avaient pu aller aussi vite, puis ils se battirent pour leur attribution. On dut laisser les soldats qui avaient été aveuglés par la neige et ceux dont les doigts des pieds s'étaient gelés. Comme il était possible de se protéger les yeux au moyen de quelque chose de noir, ils avancèrent ainsi; quant aux pieds, on pouvait les garantir en les remuant, en ne prenant jamais de repos et en se déchaussant pour la nuit. Tous ceux qui se couchaient chaussés voyaient les courroies s'enfoncer dans leurs pieds et les sandales se congeler; on avait en effet abandonné les vieilles chaussures et fabriqué des chaussons avec des peaux de bœufs récemment tués. Pour toutes ces raisons, on fut obligé d'abandonner un certain nombre de soldats. Les Grecs aperçurent un endroit noir par suite de l'absence de neige, ils pensèrent qu'elle avait fondu, et en effet la neige avait disparu à cause d'une source qui coulait tout près dans un vallon. Ils se dirigèrent de ce côté, s'installèrent et déclarèrent qu'ils n'avanceraient plus.

Xénophon était à la tête de l'arrière-garde : dès qu'il fut informé de cet état de choses, il tenta par tous les moyens possibles de les empêcher de rester en arrière, leur disant qu'une foule d'ennemis rassemblés les poursuivaient; finalement il se fâcha. Mais eux disaient : « que les ennemis nous tuent, car nous

ne pouvons plus avancer! » Le mieux sembla alors d'effrayer les ennemis, si c'était possible, en les empêchant d'approcher des soldats épuisés. Il faisait nuit et les ennemis arrivaient à grand bruit en se querellant à propos de ce qu'ils avaient pris. L'arrière-garde qui était encore en bon état se leva et courut sur eux, tandis que les malades frappaient aussi fort que possible leurs piques sur leurs boucliers. Les ennemis terrifiés se précipitèrent à travers la neige dans le vallon et on ne les entendit plus.

Xénophon et ses soldats dirent alors aux malades que le lendemain ils auraient du renfort; ils repartirent et n'avaient pas fait quatre stades lorsqu'ils trouvèrent sur leur route des soldats couchés sur la neige enveloppés de leurs manteaux, sans aucune sentinelle qui veillât. Ils les firent lever. Ceux-ci leur dirent que les soldats, devant eux, n'avançaient plus. Xénophon se porta en avant et envoya les plus robustes des peltastes voir ce qui arrêtait la marche. Ceux-ci vinrent annoncer que l'armée entière se reposait. Alors les troupes de Xénophon campèrent en cet endroit sans feu ni vivres et mirent autant de sentinelles qu'elles le pouvaient. Aux approches du jour, Xénophon envoya vers les malades les plus jeunes soldats pour leur dire de se lever et les forcer à marcher. A ce moment, Chirisophe dépêcha des habitants, du bourg où il se trouvait, pour voir ce qui se passait parmi les hommes de l'arrière-garde. Ceux-ci les virent arriver avec joie et leur confièrent les malades pour les mener au camp; eux continuèrent leur marche et à moins de vingt stades arrivèrent au bourg où campait Chirisophe.

Lorsque l'armée se fut rassemblée, on pensa être en sûreté en faisant cantonner les troupes dans les bourgs. Chirisophe resta là, et les autres généraux, après avoir tiré au sort les bourgs qu'ils voyaient au loin, se dirigèrent chacun vers celui qu'il avait obtenu au sort. Alors Polycrate, lochage athénien, demanda la permission de partir; avec les plus agiles, il courut au bourg que devait occuper Xénophon et s'empara des habitants et de leur chef, des dix-sept poulains élevés comme tribut pour le Roi, et de la fille du chef, mariée depuis neuf jours; son mari était allé à la chasse et ne fut donc pas pris. Les maisons étaient souterraines, mais si leur entrée ressemblait à celle d'un puits, en revanche l'intérieur était spacieux; on avait creusé des accès pour les bêtes de somme, mais les hommes descendaient par des échelles. Il y avait dans ces maisons, des chèvres, des brebis, des bœufs, des oiseaux de basse-cour et les petits de tous ces animaux : on les nourrissait avec du foin. Il y avait encore du froment, de l'orge, des légumes et du vin d'orge dans des cratères. A la surface nageait de l'orge et il y avait des chalumeaux sans nœud, les uns grands, les autres plus petits; on s'en servait pour boire et aspirer le liquide dans la branche. C'était une boisson très forte si l'on n'y mettait pas d'eau; mais pour qui s'y était fait, c'était une bonne boisson.

Xénophon dîna avec le chef du village et lui dit de se rassurer : on ne le priverait pas de ses enfants, on remettrait des vivres dans sa maison en remplacement de ceux qu'on aurait pris, s'il voulait guider convenablement l'armée jusqu'à ce qu'on arrivât chez un

autre peuple. Celui-ci tomba d'accord et comme preuve d'amitié lui dévoila où se trouvait le vin. Cette nuit-là, les soldats cantonnèrent dans l'abondance, tenant sous bonne garde le chef et ayant les yeux sur ses enfants.

Le lendemain, Xénophon emmena le chef du village vers Chirisophe; dès qu'ils approchaient d'un bourg, ils allaient trouver des Grecs qui y cantonnaient et partout ils les trouvaient joyeux et pleins d'enthousiasme; nulle part ils ne purent partir sans avoir mangé avec eux. Il n'y avait pas d'endroits où l'on ne vît, réunis sur la même table, de l'agneau, du chevreau, du porc, du veau, de la volaille, avec quantité de pain, soit de blé, soit d'orge. Lorsqu'on voulait boire à la santé de quelqu'un, on le conduisait aux cratères et là, il lui fallait lamper comme un bœuf. Ils proposèrent au chef de prendre ce qu'il voulait. Celui-ci refusa, mais chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un de sa famille, il l'emmenait avec lui.

Lorsqu'ils parvinrent chez Chirisophe, ils rencontrèrent des soldats du cantonnement couronnés de foin sec qui se faisaient servir par des enfants arméniens, vêtus de costumes de leur pays. Ils leur montraient par gestes ce qu'il fallait faire, comme à des sourds. Lorsque Chirisophe et Xénophon se furent congratulés, ils demandèrent au chef, par l'interprète perse, quel était ce pays : « L'Arménie », leur répondit-il. Puis ils lui demandèrent pour qui on élevait ces chevaux. Il leur dit que c'était un tribut pour le Roi. Le pays voisin était celui des Chalybes : il leur indiqua la route qui y menait. Alors Xénophon le ramena

chez ses parents et lui laissa son cheval qu'il avait pris auparavant, en lui recommandant de le sacrifier au soleil, car il avait entendu dire qu'il lui était consacré : Xénophon craignait en effet que son cheval ne pérît, car il était épuisé par le voyage. Personnellement, il prit un des poulains et en donna un à chacun des stratèges. C'étaient des chevaux plus petits que ceux des Perses, mais de beaucoup plus ardents. Le chef leur apprit à mettre sous les pieds des chevaux et des bêtes de somme de petits sacs, quand ils marchaient dans la neige; sinon, ils enfonçaient jusqu'au ventre.

CHAPITRE VI

RÉSISTANCE DES CHALYBES

Le neuvième jour, Xénophon donna comme guide à Chirisophe le chef du village, laissant à ce dernier toute sa famille à l'exception de son fils encore adolescent : on confia la garde de celui-ci à Épisthène d'Amphipolis, en disant au chef qu'il repartirait avec son fils, s'il conduisait bien l'armée. On porta dans sa maison le plus de choses que l'on put¹, puis, après avoir levé le camp, on se mit en marche. Le guide avançait en tête à travers la neige sans être attaché. On était déjà à la troisième étape lorsque Chirisophe s'emporta contre le guide parce qu'il ne conduisait pas la colonne

1. Xénophon tient la promesse qu'il lui a faite au chapitre précédent (Cf. p. 35).

vers des bourgs. Celui-ci répondit qu'il n'y en avait pas. Chirisophe le frappa, mais ne le fit pas lier. La nuit suivante, le chef partit en abandonnant son fils. Cette affaire, le châtement du guide et la négligence dans la surveillance, fut l'unique dissentiment entre Chirisophe et Xénophon. Épisthène garda l'enfant et l'emmena chez lui, où il montra la plus grande fidélité.

Ensuite ils parcoururent sept étapes à la moyenne de cinq parasanges¹ par jour, et atteignirent le Phase, fleuve large d'un plèthre. De là ils firent en deux étapes dix parasanges. Sur une hauteur qui dominait la plaine, ils aperçurent les Chalybes, les Taoques et les Phasiens. Chirisophe, lorsqu'il les vit sur la hauteur, cessa la marche, car l'armée se trouvait à une distance d'environ trente stades² des ennemis et il ne voulait pas qu'elle s'en approchât en marchant en colonnes. Il fit dire aux autres généraux d'amener en ordre les loches³ pour que l'armée fût en ligne de bataille. Lorsque l'arrière-garde même fut rangée, il fit venir les stratèges et les lochages, et leur parla en ces termes :

« Vous le voyez, les ennemis occupent les hauteurs : il nous faut donc délibérer sur les meilleures conditions de combattre. A mon avis, envoyons les soldats dîner et délibérons si nous devons passer la montagne aujourd'hui ou demain ».

— « Selon moi, dit Cléanor, il faut dîner le plus vite possible, nous armer, et marcher à vive allure sur l'ennemi. Si nous laissons passer ce jour-ci, les ennemis

1. Cf. p. 4, n. 3. — 2. Cf. p. 24, n. 1. — 3. Compagnie de cent hoplites (Cf. p. 8, n. 1).

qui nous voient seront encouragés et vraisemblablement, devant leur assurance, d'autres s'ajouteront à eux en plus grand nombre ».

Xénophon dit alors : « Voici mon sentiment : s'il est nécessaire de combattre, il nous faut nous préparer à lutter le mieux possible; mais si nous voulons passer la montagne aisément, il faut, à mon avis, examiner le moyen de recevoir le moins de blessures et d'exposer le moins possible la vie des hommes. La partie de la montagne que nous apercevons s'étend sur une soixantaine de stades, aucun homme ne monte la garde ailleurs que sur ce passage. Il vaut donc mieux tenter de gagner un endroit désert de la montagne, sans que les ennemis nous voient, et de l'occuper en les devançant, si nous le pouvons, plutôt que d'attaquer un lieu fortifié et des soldats tout prêts. En effet, il est plus facile de monter sans combattre que d'être attaqué de tous côtés par les ennemis en terrain plat; on voit mieux, la nuit, ce qu'on a devant les pieds que lorsqu'on combat, le jour, et une route raboteuse où l'on n'a pas à se battre vaut mieux pour ceux qui marchent qu'une route plate où l'on est exposé. Il ne me paraît pas impossible d'échapper à la vue de nos adversaires, étant donné que nous pouvons avancer, la nuit, sans être vus et faire un détour assez grand pour que l'ennemi ne s'en aperçoive pas. En attaquant de ce côté, il me semble que nous trouverions la montagne encore moins gardée, car ils resteraient ici en plus grand nombre.

Mais pourquoi vous donner mon avis sur une manœuvre à la dérobée? Ne me suis-je pas laissé dire,

Chirisophe, que vous autres Lacédémoniens, — j'entends tous ceux de la classe des Égaux¹ — vous vous entraînez dès l'enfance à dérober, et que pour vous il n'y a pas de honte, mais de l'honneur, à voler ce que la loi n'interdit pas; que, pour vous rendre de parfaits voleurs, s'efforçant d'échapper à tous les regards, c'est une règle chez vous que quiconque est pris est fouetté. Eh bien! voici justement pour toi le moment de montrer ton éducation et de veiller à ce que l'ennemi ne nous surprenne pas en train de lui dérober sa montagne; sans cela, gare aux coups »!

— « Mais pourtant, répondit Chirisophe, je me suis laissé dire aussi que vous autres Athéniens, vous êtes habiles à voler les deniers publics, malgré la gravité du risque pour le voleur, et même que ce sont les meilleurs qui s'y entendent le mieux, s'il est vrai que chez vous ce sont les meilleurs qu'on juge dignes du pouvoir. Voilà donc pour toi aussi l'occasion de montrer ton éducation ».

— « Eh bien! donc, dit Xénophon, je suis pour ma part tout disposé à prendre, après le dîner, l'arrière-garde avec moi et à aller m'emparer de la hauteur. J'ai des guides, car notre infanterie légère a pris dans une embuscade quelques-uns des maraudeurs qui nous suivent. J'ai appris d'eux que la montagne n'est pas inaccessible, mais que chèvres et bœufs y pâturent : aussi, une fois maîtres d'une partie de la colline, nous pouvons y faire passer nos bêtes de somme. J'espère

1. Les *Égaux* formaient, à Sparte, la classe aristocratique, seule à jouir des droits politiques.

d'autre part que les ennemis n'y resteront plus, s'ils nous voient à la même hauteur qu'eux, car ils ne consentent pas maintenant à descendre pour être de plain-pied avec nous ». Chirisophe dit alors : « Qu'est-ce qui t'oblige à marcher et à cesser de surveiller l'arrière ? Envoies-en d'autres bien plutôt, à moins que de braves volontaires ne se présentent ». A la suite de cela, Aristonyme de Méthydrïe vient avec des hoplites, Aristéas de Chio et Nicomaque d'Oeta avec de l'infanterie légère : on convint que, sitôt maîtres de la hauteur, ils allumeraient des feux en grand nombre. Ceci convenu, ils déjeunèrent. Le déjeuner fini, Chirisophe conduisit toute l'armée pendant dix stades environ dans la direction des ennemis, de la manière qui paraissait la meilleure¹.

Lorsqu'ils eurent dîné et que la nuit fut tombée, les uns partirent en toute hâte et s'emparèrent de la montagne, le reste de l'armée demeura au camp. S'apercevant que les Grecs tenaient les hauteurs, les ennemis veillèrent et allumèrent de nombreux feux dans la nuit. Au lever du jour, Chirisophe fit un sacrifice et s'avança vers le passage, tandis que les Grecs qui avaient pris les hauteurs attaquaient. Parmi les Barbares, la plupart restèrent sur le sommet du mont et une faible partie se porta contre les Grecs qui s'avançaient le long des hauteurs. Avant que le gros des deux armées en fût venu aux mains, les Grecs des hauteurs foncèrent, remportèrent la victoire et poursuivirent les Barbares.

1. Dans cette manœuvre, il suit le conseil donné plus haut par Xénophon.

A ce moment, les peltastes¹ de la plaine coururent contre ceux qui étaient rangés en bataille; Chirisophe, au pas accéléré, suivait avec les hoplites². Les ennemis qui occupaient le passage, voyant le détachement des hauteurs battu, prirent la fuite, beaucoup trouvèrent la mort; on s'empara d'une énorme quantité de boucliers, que les Grecs mirent en pièces avec leurs couteaux pour les rendre inutilisables. Une fois au sommet, ils firent un sacrifice et élevèrent un trophée; puis ils redescendirent dans la plaine, où ils arrivèrent dans des bourgs remplis de bonnes choses.

CHAPITRE VII

VERS LA MER

En partant de ces villages, ils firent marche vers le pays des Taoques, parcourant en cinq étapes trente parasanges; le nécessaire leur manqua, car les Taoques habitaient des places fortifiées où ils avaient fait rentrer tous les vivres. Ils parvinrent en un lieu sans ville ni maisons où s'étaient rassemblés hommes et femmes avec beaucoup de bétail; Chirisophe dit qu'il fallait s'en emparer à tout prix; lorsque le premier rang avait combattu, un autre le remplaçait, et ainsi de suite : il ne leur était pas possible en effet de combattre en rangs serrés, un ravin les encerclant. Lorsque Xénophon arriva avec l'arrière-garde, les peltastes et les hoplites,

1 et 2. Cf. p. 4, n. 1.

Chirisophe leur dit : « Vous arrivez bien; il faut prendre la place, car l'armée va mourir de faim, si nous ne nous en emparons pas ».

Ils conférèrent alors : comme Xénophon leur demandait ce qui empêchait leur passage, Chirisophe lui répondit : « Il n'y a qu'une seule route, celle que tu vois : quand on tente de passer, les ennemis roulent des pierres du haut de ce rocher; ceux qui ont été atteints sont dans l'état que tu vois ». En même temps, il lui montrait des soldats ayant les côtes et les cuisses cassées. « Mais lorsque les pierres seront épuisées, dit Xénophon, plus rien ne nous empêchera de passer ? En effet, nous ne voyons qu'une poignée d'hommes dont deux ou trois seulement armés. Le lieu, comme tu le constates, a trois demi-plèthres à peine qu'il nous faut traverser : un demi-plèthre est recouvert de grands pins espacés derrière lesquels des hommes postés n'auraient rien à souffrir des pierres qui pleuvent, ni de ceux qui les roulent. Quant au reste qui s'étend sur un demi-plèthre, il faudrait le traverser en courant, lorsque les pierres seront épuisées ». — « Mais en attendant, lorsque nous nous mettrons à nous acheminer vers l'espace couvert, les pierres vont se mettre à pleuvoir ! » — « C'est ce qu'il faut, car ils les épuiseront plus vite. Mais avançons à l'endroit d'où il y aura peu à courir, si nous le pouvons, et d'où nous pourrions facilement nous retirer, si nous le voulons ».

Chirisophe, Xénophon et le lochage parrhasien Callimaque s'avancèrent donc; le dernier était en effet, ce jour-là, chef de l'arrière-garde; les autres lochages restèrent à l'abri. A leur suite, se glissèrent sous les

arbres environ soixante hommes qui ne marchaient pas en rangs serrés, mais un à un, chacun veillant sur lui le mieux qu'il pouvait. Agasias de Stymphale et Aristonyme de Méthydrrie, qui étaient eux aussi lochages, ne s'abritaient pas sous les arbres; il n'y avait en effet de places sûres que pour une seule compagnie. Alors Callimaque inventa ce stratagème : il se portait en avant à deux ou trois pas de son arbre; lorsqu'on lançait des pierres, il se retirait à chacune de ses courses en avant, ou jetait plus de dix charretées de pierres. Agasias, voyant la manœuvre de Callimaque et toute l'armée fixant les yeux sur lui, craignit qu'il ne fût le premier à monter, aussi, sans avoir appelé ni Aristonyme qui était à côté de lui, ni Euryloque de Luse, ses compagnons, il s'avance tout seul et les dépasse tous. Callimaque, en le voyant faire, le saisit par son bouclier, mais Aristonyme de Méthydrrie court en avant avec Euryloque de Luse; tous luttent et rivalisent de courage. Et c'est ainsi que, dans cette joute, ils s'emparent de la place. Sitôt qu'ils se furent lancés en avant, on ne jeta plus aucune pierre.

Ils virent alors un spectacle horrible : les femmes jetaient leurs enfants du haut des rochers, puis elles se précipitaient à leur suite avec leurs maris. Le lochage Énée de Stymphale, voyant un homme qui s'apprêtait à se jeter, le prit par sa robe richement ornée pour l'en empêcher; mais celui-ci l'entraîna et tous deux tombèrent de rocher en rocher et se tuèrent. On prit peu d'hommes, mais beaucoup de bœufs, d'ânes et de petit bétail.

Ensuite, ils s'avancèrent dans le pays des Chalybes

en parcourant vingt-cinq parasanges en sept étapes. Parmi tous les peuples que les Grecs avaient traversés, celui-ci était le plus belliqueux, et l'on dut en venir aux mains. Ils avaient des cuirasses de lin¹ jusqu'aux hanches et au lieu d'ailes, des cordes tressées d'une manière serrée. Ils avaient aussi des cnémides², des casques et un petit poignard à la façon laconienne dont ils se servaient pour trancher la tête de ceux qu'ils avaient pu prendre, puis ils se promenaient avec la tête coupée et entraient dans des transports de joie quand l'ennemi pouvait les voir. Ils avaient une lance de quinze coudées avec une seule pointe³. Ils restèrent dans leurs villes, puis, lorsque les Grecs les eurent dispersés, ils les suivirent sans cesser de combattre, puis ils se réfugièrent dans des abris où ils avaient transporté tous les vivres : aussi les Grecs ne purent-ils rien prendre dans ces pays, mais durent-ils se nourrir avec ce qu'ils avaient dérobé aux Taoques.

Les Grecs arrivèrent ensuite sur les bords de l'Harapasos, large de quatre plèthres. De là, ils marchèrent à travers le pays des Scythènes, parcourant en quatre étapes vingt parasanges à travers la plaine, et se dirigeant vers des bourgs; ils s'y installèrent trois jours et prirent des vivres. Puis ils s'avancèrent en quatre étapes et vingt parasanges vers une grande ville opulente et peuplée du nom de Gymnias. Le magistrat leur envoya

1. Ces cuirasses étaient formées de plusieurs épaisseurs d'étoffe de lin; les *ailes* étaient deux pans attachés au corps de la cuirasse qui retombaient des deux côtés, et protégeaient le haut des jambes, sans en gêner les mouvements. — 2. Jambières ou cuissards. — 3. La lance grecque portait, à l'extrémité inférieure, une autre pointe servant à la ficher en terre.

un guide pour les mener à travers les pays ennemis. Celui-ci arriva et leur dit qu'il les mènerait en cinq jours dans un pays d'où ils verraient la mer; sinon, qu'on lui tranchât la tête. Puis, il les mena dans un pays ennemi en leur recommandant de tout brûler et détruire : d'où il apparaissait clairement qu'il les conduisait dans ce dessein et non par sympathie pour les Grecs.

Le cinquième jour, ils arrivent sur une montagne appelée Téchès. Quand les premiers parvinrent au sommet, un immense cri retentit. Xénophon, en l'entendant, crut que de nouveaux ennemis attaquaient; car les gens des pays brûlés les poursuivaient et l'arrière-garde, après avoir dressé un piège, en tua un certain nombre et s'empara d'une vingtaine de boucliers d'osier et de cuir non tanné. Comme les cris devenaient plus forts et plus proches, que les soldats suivants couraient vers ceux qui ne cessaient de crier et que les clameurs devenaient de plus en plus hautes au fur et à mesure que le nombre des Grecs augmentait, Xénophon pensa qu'il se passait quelque chose d'important. Il saute sur son cheval, et, prenant avec lui Lycios et les cavaliers, monte à leur secours, mais bientôt il entend les soldats criant : « La mer ! la mer ! » et se transmettant ce mot. Alors tous ceux de l'arrière-garde coururent en avant, bêtes de somme et chevaux. Quand tous furent au sommet, les stratèges et les lochages s'embrassèrent, en versant des larmes. Soudain, on ne sait sur quel mot d'ordre, les soldats transportent des pierres et élèvent un immense trophée. Puis ils placent au sommet une énorme quantité de boucliers de peaux de bœufs non tannées, des bâtons

et d'autres boucliers d'osier; le guide en personne mettait en pièces les boucliers et invitait les Grecs à en faire autant. Ils renvoyèrent alors le guide en lui donnant des présents pris sur le fonds commun, un cheval, un costume perse, une coupe d'argent et dix dariques; il demanda surtout des anneaux et en reçut beaucoup des soldats. Après leur avoir indiqué un bourg où ils pourraient camper et la route à suivre chez les Macrons, le soir venu, il quitta l'armée.

Après quelques difficultés dans le pays des Macrons et des Colques, ils arrivent dans de riches villages.

Le miel empoisonné.

Pour le reste, il n'y eut rien qui les étonna, mais il y avait là beaucoup de ruches et tous les soldats qui mangèrent des gâteaux de miel perdirent la tête, vomirent, eurent la diarrhée et ne purent se tenir debout; ceux qui n'en avaient mangé qu'un peu semblaient ivres et ceux qui en avaient pris beaucoup semblaient fous, quelques-uns moururent. Beaucoup étaient dans l'abattement comme après une défaite, et le découragement était grand. Le lendemain, plus personne ne mourut et à peu près à la même heure où la veille ils avaient commencé à délirer, les soldats reprirent l'esprit; le troisième et le quatrième jour, ils se relevèrent comme à la suite d'un empoisonnement.

Arrivée à Trapézonte. Sacrifices et jeux.

Ils parcoururent ensuite en deux étapes sept parages et arrivèrent au bord de la mer à Trapézonte, cité grecque bien peuplée sur le Pont-Euxin, colonie de Sinope en Colchide. Ils y restèrent environ trente jours, installés dans les bourgs des Colques où ils prenaient du butin. Les habitants de Trapézonte installèrent un marché dans le camp : ils reçurent les Grecs et leur donnèrent comme présents d'hospitalité des bœufs, de la farine d'orge, du vin. Les Grecs négociaient avec eux au sujet des Colques voisins, habitants de la plaine, et ils en reçurent aussi des bœufs. Ensuite ils préparèrent le sacrifice qu'ils avaient fait vœu d'offrir, car ils avaient suffisamment de bœufs pour sacrifier à Jupiter Sauveur, à Héraclès qui les avait guidés, et aux autres dieux auxquels ils avaient fait ce vœu. Ils firent une lutte gymnique sur la montagne où ils campaient. Dracontios de Sparte qui, encore enfant, avait été exilé de sa patrie pour avoir tué par mégarde d'un coup de poignard un autre enfant, fut choisi pour s'occuper de l'emplacement de la course et présider à la lutte. Lorsque le sacrifice fut terminé, les Grecs donnèrent à Dracontios les veaux du sacrifice et lui demandèrent de les conduire au lieu de la course. Celui-ci leur montra le lieu où ils se trouvaient. « Ce lieu est le meilleur, dit-il, pour courir en quelque sens que vous le désiriez ». — « Mais comment, répondit-on, pourra-t-on combattre sur un emplacement si inégal et si touffu ? » Des enfants, prisonniers pour la

plupart, disputèrent une course sur une longueur d'un stade, plus de soixante Crétois parcoururent le dolique¹, puis il y eut des luttes, des pugilats, des pancraces; ce fut un beau spectacle : beaucoup descendirent dans l'arène et, sous les regards de leurs compagnons, une grande ardeur s'emparait d'eux. Il y eut une course de chevaux : il leur fallait descendre de la colline vers la mer, puis tourner bride et remonter vers l'autel³. Ils roulaient à toute allure vers le bas, mais pour remonter, ils avançaient péniblement sur le plateau; on entendait des cris, des rires, des encouragements.

1. Le *dolique* ou long stade comprenait 24 stades, soit 4 km. 608 m. Il faut comprendre que, comme dans nos courses modernes de demi-fond, les athlètes font un certain nombre de tours de la piste. — 2. C'est la lutte à bras-le-corps; le pugilat est la boxe ancienne; le pancrace réunit les deux luttes précédentes. — 3. On faisait un sacrifice, au début des jeux, sur un autel qui servait de point de départ et de but.

Institut kurde de Paris

LIVRE V

SUR LES BORDS DU PONT-EUXIN

CHAPITRE I^{er}

DÉLIBÉRATION SUR LES MOYENS DE CONTINUER LA ROUTE

Ensuite, on se rassemble pour délibérer sur le reste de la route; Léon de Thuri se leva et parla en ces termes : « Pour moi, dit-il, camarades, je suis las de m'équiper, de marcher, de courir, de porter les armes, d'aller en rang, de monter la garde, de combattre, je désire maintenant, puisque nous sommes arrivés à la mer, mettre fin à ces durs labeurs, pour naviguer, allongé sur le pont comme Ulysse¹, et arriver en Grèce ». A ces paroles, les soldats crièrent qu'il disait vrai; un autre dit la même chose, ainsi que tous ceux qui venaient à la tribune. Alors Chirisophe se leva pour dire : « Anaxibios, qui est navarque, est mon ami. Si vous m'envoyez vers lui, je reviendrai, je pense, avec des

1. Au chant XIII de l'*Odyssée*, Ulysse dort sur le pont « allongé sur les couvertures et les tissus de lin » (V. 79 sqq.).

mirent à danser au son de la flûte, ils sautaient très haut et très agilement et joutaient avec leurs poignards; enfin un Thrace frappe un de ses compagnons; celui-ci tombe, que l'on croit mort; mais en fait sa chute n'était qu'un artifice. Les Paphlagoniens poussent des cris; le soldat qui a porté le coup dépouille l'autre de ses armes en entonnant le chant de Sitalkès¹; les autres Thraces emportent celui qui paraît tué : en fait, il n'avait rien eu. Puis les Aénéens et les Magnésiens se lèvent et commencent, armés, la danse dite du semeur. Voici en quoi elle consiste : un soldat dépose ses armes et se met à ensemer et à labourer en se retournant fréquemment comme quelqu'un qui a peur. Un brigand survient : dès qu'il le voit, le laboureur reprend ses armes et se bat devant son attelage : tout ceci s'accomplit au son de la flûte; finalement le brigand, après avoir enchaîné le laboureur, emporte ses bœufs; mais quelquefois le laboureur est victorieux, et alors il attelle le brigand auprès de ses bœufs après lui avoir attaché les mains derrière le dos, et lui fait tirer la charrue.

Puis un Mysien fit son entrée, tenant dans chaque main un bouclier léger : tantôt il dansait en faisant semblant de combattre deux adversaires, tantôt un seul, tantôt il sautait et retombait sans lâcher ses boucliers : c'était un fort joli spectacle. Enfin il dansa la danse des Perses en heurtant ses boucliers l'un contre l'autre, s'agenouillant, se relevant, et il faisait tout cela au rythme de la flûte. Ensuite les Mantinéens et quelques

1. Chant de guerre des Thraces. Sitalkès est le nom de plusieurs rois de ce peuple.

autres Arcadiens arrivèrent, recouverts des armes les plus belles possible. Accompagnés de la flûte qui jouait un air guerrier, ils chantèrent le péan et dansèrent à la façon des cortèges qui se rendent au temple. A ce spectacle, les Paphlagoniens trouvaient extraordinaire que toutes ces danses eussent lieu en armes. Les voyant stupéfaits, le Mysien, à l'assentiment d'un des Arcadiens qui avait acheté une danseuse, produisit celle-ci après l'avoir parée du mieux qu'il put et lui avoir remis un bouclier léger. Elle dansa la pyrrhique¹ avec aisance et l'on applaudit bruyamment.

Les Grecs s'embarquent et arrivent à Sinope, Chrisophe les rejoint. On navigue jusqu'à Héraclée. Nouvelles discussions. L'armée se divise en trois corps, Chrisophe et Xénophon se séparant, les Arcadiens et les Achéens faisant bande à part. Ces derniers sont mis dans une position critique par les Thraces et sauvés par l'arrivée de Xénophon. Les trois corps d'armée se trouvent réunis au port de Calpé en Bithynie. Néon succède à Chrisophe « qui mourut d'une médecine prise en crise de fièvre ». Les Grecs ont alors affaire à la cavalerie du satrape et aux Bithyniens. Xénophon doit encore parler et relever les courages. Les ennemis sont réduits à fuir. Arrive enfin avec des trirèmes, le Lacédémonien Cléandre, « harmoste » (c'est-à-dire représentant civil et militaire de Sparte) de Byzance. Byzance en effet avait été prise par Sparte à la bataille d'Aegos-Potamos. Après quelques discussions, il promet aux Grecs de les recevoir dans Byzance. Ceux-ci traversent la Bithynie et parviennent à Chrysopolis, en face du Bosphore (VI, ch. I-VII).

1. Danse belliqueuse des Grecs, reproduisant les gestes offensifs et défensifs des guerriers.

Institut kurde de Paris

LIVRE VII

DE BYZANCE EN THRACE ET DE THRACE A PERGAME

Entrés dans Byzance, les Grecs mécontents menacent de saccager la ville, et, une fois de plus, Xénophon doit leur parler pour les calmer. Il se décide à écouter les propositions de Seuthès, roi de Thrace, qui lui avait plusieurs fois offert de prendre les Grecs à son service et de les payer (I-III).

Festin chez les Thraces.

Les premiers des Thraces qui se trouvaient présents, les stratèges et les lochages, tous les envoyés des villes entrèrent pour le festin : le banquet était dressé en cercle, il y avait des trépieds pour tous : au nombre de vingt environ, ceux-ci étaient chargés de viandes découpées au préalable et de pains faits avec du levain, que l'on avait accrochés après la viande. On plaçait à chaque service les trépieds, surtout devant les étrangers, car c'était l'usage. Seuthès donna ainsi l'exemple : il prit le pain qui se trouvait devant lui et après l'avoir émietté en toutes petites bouchées le jetait à qui bon lui semblait, de même que la viande, dont il gardait juste de quoi goûter. Les autres en firent autant avec

ce qui était sur les trépieds devant eux. Un Arcadien nommé Aristas, grand mangeur, sans se soucier de cette coutume, prit un pain fait avec trois chénices¹ de farine sur ses genoux, et se mit à manger. On apporta des cratères² de vin et tous se servirent : Aristas, quand l'échanson vint lui porter du vin, voyant Xénophon qui ne mangeait plus, lui dit : « Sers celui-ci, il a le temps, tandis que moi, je ne l'ai pas encore ». Seuthès, qui l'avait entendu, demanda à l'échanson ce qu'il avait dit. Celui-ci, qui savait le grec, le lui expliqua, et tout le monde en rit.

On continuait de boire lorsqu'un Thrace entra, monté sur un cheval blanc et, une coupe en main, dit : « Je bois à ta santé, Seuthès, et je t'offre ce cheval grâce auquel tu pourras t'emparer de qui tu poursuis et, battant en retraite, tu n'auras garde de craindre l'ennemi ». Un autre, buvant aussi à sa santé, lui fit don d'un jeune esclave, un autre d'un vêtement pour sa femme. Timasion, dans son toast, lui fit don d'une coupe d'argent et d'un tapis valant dix mines³. Mais un Athénien, Gnésippe, se leva et lui dit : « C'est un usage ancien et très beau que les riches fassent des cadeaux au Roi pour l'honorer, mais c'est aussi bien beau que le Roi donne aux pauvres, pour que je puisse recevoir de toi et te rendre hommage ».

Xénophon était dans la plus grande confusion, d'autant plus que, pour l'honorer, on l'avait placé sur le siège le plus proche de Seuthès. Héraclide dit à

1. Mesure de capacité pour les matières sèches, qui valait environ 7 litres 10. — 2. Grands vases où l'on mélangeait l'eau et le vin. — 3. Monnaie d'argent valant cent francs-or environ.

l'échanson de lui donner une coupe de vin. Xénophon, un peu sous l'influence de la boisson, se leva avec plus d'assurance et, la coupe en main, parla en ces termes : « Je me donne à toi, Seuthès, ainsi que tous mes compagnons pour t'être des amis fidèles. Aucun n'agit à contre-cœur, mais plus que moi encore, ils désirent être tes amis. Ils sont tous là, ne te demandant que de t'appartenir, de peiner et de risquer leur vie pour toi; avec eux, si les dieux le permettent, tu reprendras l'immense pays de tes ancêtres, tu en conquerras d'autres encore, beaucoup de chevaux, d'hommes et de femmes, que tu n'auras pas à prendre comme un brigand, car ils t'apporteront d'eux-mêmes tout cela en hommage ».

Seuthès se leva pour boire avec lui et répandit en même temps que Xénophon les gouttes qui restaient dans la coupe. Ensuite des joueurs de flûte entrèrent, marquant avec la trompette les premières mesures, comme s'ils avaient joué de la harpe. Seuthès se leva, poussa le cri de guerre et sauta très agilement de côté comme pour éviter un trait. Puis on fit entrer des bouffons.

Les Grecs et Seuthès soumettent les Thyniens. Mais les relations de Xénophon et de Seuthès se refroidissent. Les soldats qui avaient commencé à se débâter, mécontents de n'être pas complètement payés par Seuthès, s'en prennent à Xénophon, qui doit justifier sa conduite. Il fait appel aux beaux sentiments de Seuthès, qui se décide à s'acquitter. Les Grecs, payés, iront se mettre aux ordres de Thibron, général spartiate, qui les a fait solliciter pour combattre Tissapherne et les Perses. Xénophon ramène donc les troupes à Lampsaque, puis à Pergame en Mysie. Une dernière occupation (qui nous semble plutôt un acte de brigandage) est conduite contre un riche Perse, Asidatès, qui est pris avec sa femme, ses enfants et toutes ses richesses.

Xénophon lui-même déclare que toute l'expédition ne l'avait pas enrichi « et qu'il n'avait pas de quoi retourner chez lui, s'il ne vendait son cheval ». (III-VII).

Fin de l'expédition

Sur ces entrefaites, Thibron survint et reçut des mains de Xénophon l'armée, qu'il mélangea aux autres troupes grecques pour faire la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze...

La distance de l'itinéraire complet, — marche vers le haut pays et descente vers la mer — est de deux cent quinze étapes, onze cent cinquante-cinq parasanges, trente-quatre mille six cent cinquante stades¹. La durée de la montée et de la descente fut d'un an et trois mois.

1. Cette fin n'est pas authentique : c'est une addition postérieure à Xénophon. — Les Grecs, d'après ces calculs, auraient parcouru 6.374 km. 600, mais en 20 mois, et non en quinze, comme il est dit ici à tort.

INDEX

Achéens, habitants de l'Achaïe (province du Péloponèse).

Aegos-Potamos, c.-à-d. : « fleuve de la chèvre », fleuve et ville de la Chersonèse de Thrace, où les Athéniens furent défaits par le Lacédémonien Lysandre en 408 av.-J.-C.

Aénéens, peuplade du S.-O. de la Thessalie.

Agasias, chef grec né à Stymphale, tout dévoué à Xénophon.

Amazones, peuple de femmes guerrières, qui habitait le pays de Pont.

Amphicrate, lochage athénien.

Amphidème, père d'Amphicrate.

Amphipolis, ville de Thrace.

Anaxibios, commandant des forces navales de Sparte à Byzance.

Arcadie, province grecque, au centre du Péloponèse.

Archagoras, lochage argien; banni de sa patrie, il s'enrôla dans l'armée de Cyrus.

Argos, ville du Péloponèse, capitale de l'Argolide.

Ariée, ami de Cyrus: commandait les Barbares à Cunaxa; trahit ensuite les Grecs.

Aristéas, soldat originaire de Chios, célèbre par son courage.

Aristonyme, hoplite grec, originaire de Méthydrrie.

Aristyas, Arcadien gros mangeur, héros d'une anecdote (VII, III, 23-25).

Arménie, province au sud de la Mer Noire.

Artouchas, subordonné du satrape d'Arménie Orontas.

Asidatès, Perse, victime d'une razzia des mercenaires grecs.

Babylone, capitale de l'Assyrie, sur l'Euphrate.

Basias, soldat arcadien tué dans les monts Carduques.

Bithynie, province d'Asie Mineure, au sud de la Mer Noire.

Bosphore, détroit situé entre la Thrace et la Bithynie, faisant communiquer la Propontide (Mer de Marmara) avec le Pont-Euxin.

Byzance, ville d'Europe, située sur le Bosphore de Thrace.

Callimaque, soldat grec, originaire de Parrhasie.

Calpé, port de Bithynie.

Carduques, (auj. les Kurdes), peuple montagnard belliqueux et insoumis.

Centrite, rivière d'Arménie, servant de frontière au pays des Carduques.

Céphisodore, lochage athénien.

Chaldéens, habitants de la Chaldée (province au sud de la Perse). Xénophon désigne aussi sous ce nom les Chalybes, (au nord de l'Arménie).

Chalybes, peuplade belliqueuse au nord de l'Arménie.

Chersonèse, presque île de Thrace (auj. Gallipoli).

Chios, grande île de la mer Égée, en face de Smyrne.

Chirisophe, général spartiate, un des chefs de la retraite des Dix-Mille.

Chrysopolis, promontoire et ville de Bithynie.

Cléandre, harmoste (c.-à-d. gouverneur) spartiate de Byzance.

Cléanor, commandant des mercenaires arcadiens.

Cléonyme, soldat laconien, tué dans les montagnes des Carduques.

Colchide, province d'Asie Mineure, située à l'est et au sud de la Mer Noire.

Colques, habitants de la Colchide.

Corylas, chef indépendant de

Paphlagonie, allié de Cyrus.

Crète, grande île de la Méditerranée, entre la Grèce et l'Égypte (auj. Candie).

Crétois, habitants de l'île de Crète.

Dardanos, ville de Troade sur l'Hellespont.

Démocrate, guerrier éolien, chargé d'une reconnaissance (IV, IV, 15-16).

Dracontios, banni spartiate, président des jeux donnés à Trapézonte par les Grecs (IV, VIII, 25-28).

Ecbatane, ancienne capitale de la Médie.

Enée, lochage arcadien, tué dans la prise d'une place forte taoque (IV, VII, 13).

Épisthène, commandant de peltastes grecs, originaire d'Amphipolis (Thrace).

Eschine, Acarnanien, commandant de peltastes.

Euphrate, fleuve de Mésopotamie.

Euryloque, hoplite grec, originaire de Luse (Arcadie).

Gnésippe, Athénien, invité de Seuthès.

Gymnias, ville du pays des Chalybes.

Harpasos, fleuve de l'Arménie du Nord (probablement : le Kour).

Héraclée, ville et port de Bithynie, sur le Pont-Euxin,

Héraclès, nom grec du dieu

- Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène.
- Héraclide*, personnage au service de Seuthès.
- Hiéronyme*, lochage du groupe de Proxène; originaire d'Élis (en Élide, nord-ouest du Péloponèse).
- Ionie*, région d'Asie Mineure, au sud du fleuve Caïque.
- Laconie*, province du Péloponèse, dont Sparte était la capitale.
- Lampsaque*, ville et port de Phrygie.
- Larisse*, ville d'Assyrie, sur la rive gauche du Tigre, ancienne résidence de Sardanapale (auj. : Nimroud). Des fouilles ont permis de retrouver les ruines du palais de ce roi.
- Léon*, soldat grec, originaire de Thuri.
- Luse*, petite ville du nord de l'Arcadie.
- Lycios*, Athénien, chef de la cavalerie grecque.
- Lydie*, ancien royaume d'Asie Mineure, dont la capitale était Sardes.
- Macrons*, peuplade habitant auprès du Pont-Euxin, au sud de Trébizonde.
- Magnésiens*, peuplade de Thessalie.
- Mantinée*, vieille cité d'Arcadie.
- Mardes*, peuplade de l'Arménie méridionale.
- Médie*, vaste province de l'empire perse, à l'est du Tigre.
- Méthydrie*, ville d'Arcadie.
- Mespila*, partie de l'ancienne Ninive (détruite par les Perses en 549), ancienne résidence de Sennachérib.
- Mithradate*, satrape ami de Cyrus, qui se tourna ensuite contre les Grecs.
- Milet*, grande ville d'Ionie.
- Mysie*, contrée d'Asie Mineure, au sud de la Troade. Ses habitants vivaient de pillage.
- Néon*, successeur de Chiristophe au commandement en chef de l'armée grecque.
- Nicomaque*, Thessalien, chef de l'infanterie légère grecque.
- Oeta*, montagne et région de Thessalie.
- Orontas* : 1^o prince perse condamné par Cyrus; 2^o satrape d'Arménie, gendre d'Artaxerxès.
- Paphlagonie*, contrée d'Asie Mineure longeant la rive sud du Pont-Euxin.
- Parrhasie*, ville d'Arcadie.
- Pergame*, ville de Lydie.
- Pharnabaze*, satrape de la Bithynie.
- Phase*, fleuve d'Arménie (fleuve Araxe).
- Phasiens*, peuplade riveraine du Phase.
- Phrygie*, province d'Asie Mineure, à l'est de la Lydie.
- Polycrate*, lochage athénien.
- Pont-Euxin*, la Mer Noire actuelle.

Scythènes, peuplade habitant au nord de l'Arménie.

Seuthès, roi de Thrace, qui prend à sa solde une partie des mercenaires grecs.

Sinope, port et colonie grecque de Paphlagonie.

Sophénète, originaire de Stymphale, le doyen des généraux grecs; aurait, lui aussi, écrit une *Anabase*.

Stratoclès, Crétois, chef des archers crétois servant dans l'armée grecque.

Stymphale, ville d'Arcadie (centre du Péloponèse).

Suse, proprement : la ville des lis, résidence de printemps des rois de Perse.

Taoques, peuplade belliqueuse au nord-est de l'Arménie.

Téchès, nom donné par Xénophon à la montagne d'où les Grecs auraient pour la première fois revu la mer. Diodore de Sicile l'appelle *Chénion*. C'était probablement un sommet de la chaîne qui s'étend au sud de Trapézonte.

Téléboas, affluent du Tigre oriental (auj. le Bitlis).

Temnos, ville d'Éolie, sur l'Hermus, près de Smyrne.

Thibron, général spartiate qui embaucha les mercenaires grecs, après l'expédition soudoyée par Seuthès.

Thraces, peuple habitant entre la Macédoine et le Pont-Euxin.

Thurii, ville d'Italie, située en Grande-Grèce, sur le golfe de Tarente.

Thyniens, peuplade thrace habitant la côte du Pont-Euxin au nord de Byzance.

Tigre, fleuve de Mésopotamie.

Timasion, général grec, successeur de Cléarque.

Tiribaze, officier perse.

Tissapherne, satrape perse ennemi de Cyrus le Jeune.

Trapézonte, colonie de Sinope sur le Pont-Euxin (auj. : Trébizonde).

Zapatas, rivière de Médie, affluent du Tigre (auj. : le grand Zâb).

Zeus, dieu suprême des Grecs, fils de Saturne et de Rhéa.

LITTÉRATURE ANGLAISE

Byron : The Prisoner of Chillon — Mazeppa.
Coleridge : The Rime of the Ancient Mariner and other Poems.
Dickens : David Copperfield; A Christmas Carol.
Edgeworth : Castle Rackrent.
Emerson : English Traits.
Defoe : Robinson Crusoe.
Frazer : Selected Passages.
Goldsmith : She stoops to conquer. — The Vicar of Wakefield.
Irving : Three tales from the Sketch book.

Lamb : Tales from Shakespeare.
Macaulay : Essays (*Extracts*).
E. Poe : The Gold bug and other Tales.
Ruskin : On the Nature of Gothic.
Scott (W.) : Ivanhoe; Poems; Quentin Durward.
Shakespeare : Macbeth; Julius Caesar; Othello; Hamlet; King Lear; As you like it; The Tempest; The Merchant of Venice; Winter's Tale.
Shelley : Selected Poems.
Sheridan : The School for scandal.
Swift : Gulliver's travel to Lilliput.

Traductions françaises

Bacon : La dignité des Sciences (L.-I.)
Berkeley : Dialogues d'Hylas et de Philonous.
Byron : Le Corsaire, Mazeppa.
Defoe : Robinson Crusoe.
Dickens : David Copperfield, Conte de Noël.
Goldsmith : Le Vicaire de Wakefield — Elle s'abaisse pour triompher.
Irving : Trois contes.
Locke : Essais philosophiques sur l'entendement humain.
Macaulay : Essais (*Extraits*).
Milton : Le Paradis perdu (2 vol.).
Reynolds : Discours sur l'art.

Scott (W.) : Ivanhoe; — Poèmes; — Quentin Durward.
Shakespeare : Hamlet; Beaucoup de bruit pour rien; Jules César; La Tempête; Othello; Macbeth; Roméo et Juliette; Le Songe d'une nuit d'été; Les Joyeuses Commères de Windsor; Comme il vous plaira; Le Marchand de Venise; Le Roi Lear.
Sheridan : L'École de la Médisance.
Spencer (Herbert) : Introduction à la science sociale.
Stuart Mill : De l'Utilitarisme; Pour la Liberté.
Swift : Voyages de Gulliver (2 vol.).

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Chamisso : Pierre Schlemihl.
Goethe : Faust (2 vol.); Iphigénie auf Tauris (2 vol.) — Hermann und Dorothea; Poésies lyriques; Campagne de France; Egmond; Werther.
Grimm : Contes choisis.
Hauff : Contes choisis.
Heine (Henri) : Harzreise.

Keller : Kleiden machen Leute.
Kleist : Prince Von Hombourg.
Lessing : Minna von Barnhelm (2 vol.); Laokoon.
Schiller : Wilhelm Tell (2 vol.); Die Jungfrau von Orleans (2 vol.); La Guerre de Trente ans; Gedichte.
Storm : Immensee.

Traductions françaises

Chamisso : Pierre Schlemihl.
Goethe : Campagne de France; Faust; Hermann et Dorothea; Le second Faust; Gortz de Berlichingen; Werther; Iphigénie en Tauride; Poésies lyriques.
Grimm : Contes choisis.
Heine (Henri) : Voyage dans le Harz.
Kant : Fondement de la Métaphysique des Mœurs.

Keller : L'habit fait le moine; l'artisan de son bonheur.
Kleist : Le Prince de Hombourg
Leibniz : Nouveaux Essais sur l'entendement humain; La Monadologie.
Schiller : Guillaume Tell; La Guerre de Trente ans; Wallenstein (3 vol.); La Pucelle d'Orléans.

LITTÉRATURE ITALIENNE

Alfieri : Saul.

Anthologie de la poésie italienne.

Petite Anthologie italienne
(Tome I).
— — (Tome II).

Arioste : Orlando furioso.

Dante : La Vita nuova.
— Inferno.

Foscolo (Ugo) : Extraits

Goldoni : La Locandiera.
— Bottega del Caffé.

Légendes et nouvelles italiennes (XIII^e-XIV^e siècles)

Leopardi : Canti scelti.
— Prose scelte.

Le Tasse : Gerusalemme liberata
(Extraits) Tome I.
Tome II.

Machiavel : Il Principe.

Manzoni : I Promessi sposi

Pellico (Silvio) : Lemie Prigioni.

Petrarca : Le Rime. I Trionfi.

Traductions françaises

Alfieri : Mérope—De la Tyrannie

Arioste : Roland furieux.

Boccace : Le Décaméron.

Dante : La Divine Comédie.

Goldoni : La Locandiera.

Leopardi : Poésies choisies.

Le Tasse : La Jérusalem délivrée

Machiavel : Le Prince.

Manzoni : Les Fiancés.

Michel-Ange : Poésies.

Pellico (Silvio) : Mes Prisons.

Pétrarque : Les Rimes. Les Triomphes.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Alarcon : La Verdad Sospechosa.

Anthologie des poètes espagnols du moyen âge.

Anthologie des poètes romantiques espagnols

Caballero (F.) : La famille Alvareda.
— El Cautivo.

Cervantes : Don Quichote (Tome I).
— — (Tome II).

Guillén de Castro : Las mocedades del Cid.

La Vida de Lazarillo de Tormes

Lope de Vega : Amar sin saber a quién.

Moratin : El Si de las Ninas.

Traductions françaises

Alarcon : La Vérité suspecte.

Caldéron : La Dame fantôme.

Cervantes : Don Quichotte
(Tome I).

— (Tome II).

— Le Captif.

Lazarillo de Tormes.

Lope de Vega : Aimer sans savoir qui.

— La découverte du Nouveau Monde.

Moratin : Le Oui des jeunes filles.

LITTÉRATURE RUSSE

Traductions

Gogol : Le Manteau.

— Les Ames mortes.

Institut Kurde de Paris



IKPLIV106153